chumènes se préparent bien au baptême, je suis content de vous, c'est ma plus grande joie.

J'ai appris en même temps la mort de Pierre, à l'automne. Pendant tant d'années, il a tant souffert, mais a toujours montré la même ferveur, le même désir d'aller au ciel, que sans nul doute Notre-Seigneur l'a aidé, l'a aimé beaucoup ; même nous autres, nous l'aimions tant, alors que son état faisait tant pitié ; nous l'avons assisté, nous avons souvent prié pour lui.

Vous avez vu comme il priait de tout son cœur, comme il pratiquait aussi de tout son cœur, alors rappelez-vous ce passage du cantique que vous chantez souvent :

Tu écoutes ceux qui te prient,
Tu aides ceux qui te suivent,
Mais ceux qui montent au ciel
Sont avec toi pour toujours.

L'été prochain, quand la glace aura disparu, je retournerai vous voir, je ne serai pas seul, j'aurai des Pères et des Sœurs avec moi, je partirai de Churchill sur mon petit bateau, irai d'abord au Cap Esquimau, puis de là à Chesterfield.

Allons, continuez de bien écouter vos missionnaires comme vous m'écouteriez, comme vous écouteriez Jésus, alors le ciel sera à vous.

Et chaque jour, priez pour moi, comme je prie pour vous.

Au revoir à tous, portez-vous bien.

C'est votre grand-père qui parle.

(*Tiré* du *Devoir*, 7 avril 1931)



Les pauvres Sadlermiuts.

La mort d'une tribu entière d'Esquimaux

Lorsque vous passez en bateau, ou que durant l'hiver vous voyagez en traîne à 35 ou 40 milles environ à l'Est

du poste actuel, les Esquimaux qui vous accompagnent vous montrent sur la côte de l'île Southampton une pointe, Native Point, ou en Esquimau, Tunermiut, et ils vous disent : « C'est là que les anciens Sadlermiuts sont morts tous ensemble, il y a de cela beaucoup d'hivers. »

Au début du siècle, ces anciens Sadlermiuts ou habitants de Sadlerk — Southampton en Esquimau — étaient encore relativement nombreux. Alors que beaucoup d'autres tribus étaient déjà en relations fréquentes avec les baleiniers américains ou écossais, eux vivaient seuls et indépendants, de la vraie vie primitive esquimaude. Etablis dans un excellent terrain de chasse, ils ne voyageaient que très peu au loin, trouvant sur place les baleines, les phoques, les morses, les ours, les caribous nécessaires pour vivre, se nourrir, se chauffer, se vêtir, fabriquer les instruments de chasse et de pêche. Certains, les chefs sans doute, possédaient déjà des fusils, comme le prouvent de vieilles douilles ramassées dans leur camp. C'étaient, dit-on, de beaux et forts hommes, gais et rieurs, toujours heureux, vivant au jour le jour, comme avaient vécu leurs pères. Enfants, ils poursuivaient les petits oiseaux de neige, ou chassaient les souris sous les roches ; hommes, ils harponnaient les phoques et les morses sur la glace de la mer, abattaient les gros ours blancs à coups de flèches ; vieillards, ils n'avaient plus qu'à raconter leurs interminables songes et visions et à enseigner aux jeunes les nombreux tabouls, règles de leur vie quotidienne. Ils aimaient la danse ; au printemps, lorsque le soleil ne descend presque plus à l'horizon du pays esquimau, ils passaient de longues veillées à chanter en dansant leurs exploits et leurs rêves, tandis que le conjureur rythmait les mouvements de son grand tambour en peau de caribou... C'était le bon temps...

Leur camp était établi au bord de la mer, au fond d'une baie, où abondaient les morses ou éléphants de mer. Ayant, dit-on, perdu l'habitude de se construire des iglous, ils vivaient dans des huttes en pierres plates empilées les unes sur les autres et recouvertes de terre

noire ; la charpente du toit était faite en côtes de baleines, par-dessus lesquelles des pierres et de la terre noire étaient entassées. Le trou qui servait de porte était précédé d'un petit porche également en pierres, et dans lequel on pénétrait à quatre pattes. Ces huttes rondes pouvaient avoir quatre ou cinq mètres de diamètre ; on en compte encore maintenant une cinquantaine, groupées autour de deux petits lacs, sur une sorte de rempart calcaire.

Ils avaient, non loin de leur camp, deux cimetières, l'un pour les hommes, au pied d'une grande falaise, juste sur le bord de la mer ; l'autre un peu plus loin, sur le bout de la pointe, pour les femmes. Il y a dans chacun de ces deux cimetières plus d'une centaine de tombes en pierres empilées, avec au milieu une sorte de mausolée un peu plus important, également en pierres empilées.

Maintenant, tout est abandonné... « Ils sont morts tous ensemble, disent les Esquimaux, il y a de cela beaucoup d'hivers. » ... Les maisons en pierres sont en ruines. L'herbe a poussé sur la terre qui les recouvrait ; le toit s'est effondré, et les côtes de baleines percent lugubrement au milieu d'un fouillis de roches...

Quelquefois le porche est resté intact ; en y pénétrant à quatre pattes on devine encore, sous le toit effondré, la conformation intérieure de la maison : les casiers en pierre pour les provisions, la place pour la lampe, le grand lit de terre battue avec son rebord en pierres, quelque vieille lampe, quelques vieux instruments, bouts de harpon en pierre taillée, morceaux d'ivoire ou d'os travaillé, instruments en os pour gratter les peaux... Partout, au milieu des roches, dans les maisons, dans le porche, au dehors et tout à l'entour, des ossements de toutes espèces, vertèbres de baleines grosses comme le torse d'un homme, crânes de morses, mâchoires d'ours, cornes de caribous, squelettes de renards... On les compte par dizaines et dizaines. Et quelquefois, ricanant au milieu de ce charnier, quelque crâne humain reposant sur des côtes disloquées... C'est mystérieux, c'est mélancolique, comme toutes les ruines...; c'est

lugubre, comme la mort. On voudrait arracher à ces vieilles pierres le secret du drame qu'elles ont vu, de la misère qu'elles pleureraient peut-être, si, comme se le demandait le poète, « elles avaient une âme »... En remuant ces ossements humains que le néant de la mort a couchés pêle-mêle avec les dépouilles de leurs chasses, on voudrait entendre un soupir, voir une larme dans les yeux que l'on devine au fond de ces grands orbites creux. Mais non, c'est le grand silence du désert, et quelque chose de fataliste plane autour de ces vieilles maisons ; les spectres de la maladie et de la famine sont encore là avec tout leur cortège de misères, et les crânes tout blancs des ours, des morses et des hommes ne font que ricaner au voyageur aventuré dans ces parages.

C'est durant l'été de 1904 que sont tous morts ces anciens habitants de Southampton. De quelle maladie ? c'est difficile à préciser. Au dire d'autres tribus voisines, dont certains membres ont été souffrants aussi à cette époque-là, ce fut une sorte de diarrhée cholériforme, avec accompagnement de violents maux de tête. Ils ont tous été emportés en l'espace de quelques semaines. L'automne suivant seulement, lorsque des Esquimaux, passant dans les environs en tournée de chasse, voulurent s'arrêter là pour camper, ils constatèrent la triste réalité. Les cadavres, dont la gelée avait arrêté la décomposition, étaient encore là, au milieu de tout le petit mobilier intact. Des chiens, presque tous étaient morts ; les survivants, après avoir fait ripaille au milieu des cadavres, étaient allés sans doute s'unir aux patrouilles de loups qui font la police des bêtes. Les ours blancs avaient erré aux alentours, et leurs traces se suivaient encore dans la neige. Une expédition fut organisée, et deux moribonds, dans un petit camp plus écarté, furent les seuls qu'ils retrouvèrent en vie. De ces deux survivants, l'homme mourut l'été suivant, et la femme, entièrement remise, s'en fut ensuite vivre dans les environs de Repulse Bay.

Comme ce dut être triste, la mort de cette tribu...

Le soleil sans doute brillait, comme il sait briller dans ces jours sans nuit de l'été esquimau... Sur la grève, les petits canots en peaux de phoques étaient délaissés, et les morses sortant, par-dessus la mer si calme en ces beaux jours, leurs têtes à la dure moustache, s'étonnaient de ne plus voir brandir brusquement devant eux le fatal harpon. Plus d'arcs tendus..., plus de flèches contre les ours qui rôdent. On traîne encore les cadavres jusqu'aux cimetières, mais comme c'est pénible pour ces pauvres épuisés ! Les dernières tombes sont en effet toutes petites ; les cadavres sont mis les genoux repliés sur la poitrine, quelques pierres hâtivement ramassées, et c'est tout... Bientôt même, dans la petite famille, sous la maison de pierre, personne ne pourra rendre ce dernier service aux êtres chers qui ont agonisé. Tous sont atteints, tous gémissent et se tordent dans leurs couvertures en peaux de bêtes. Les morts sont traînés dans les porches et abandonnés aux chiens qui s'en disputent les morceaux. Aujourd'hui encore, dans ces porches à demi-démolis, on trouve, au milieu des pierres, des crânes d'adultes, ceux des parents sans doute, et, à côté, d'autres plus petits, ceux des enfants, probablement... Et les derniers sont morts dans leurs maisons ; leurs râles et leurs gémissements se sont répercutés dans le grand silence du Barren Land..., puis ils se sont tus, car c'était fini..., la mort avait terminé son œuvre.

J'ai vu ces maisons détruites ; j'ai heurté du pied, dans les pierres, ces crânes d'enfants aux quelques touffes de cheveux intacts. Dans les cimetières, j'ai vu ces dernières tombes hâtivement faites, dont les squelettes sont tout ratatinés sur eux-mêmes...

Pourquoi faut-il que seize hivers passés, un missionnaire vienne seulement troubler leur dernier sommeil ? Personne n'était là pour leur parler du bon Dieu, pour consoler leurs dernières convulsions par l'espérance du ciel, l'attente du grand Esprit ; personne pour verser sur leur front graisseux l'eau du grand Esprit ; personne pour déposer sur leurs lèvres l'hostie de leur première et dernière communion. Le Sauveur n'est-il pas mort et

ressuscité pour eux ? Pourquoi ne l'ont-ils pas connu et aimé avant de mourir ?

Des blancs, chasseurs de baleines, il y en avait en ce temps-là, et qu'est-ce qu'une âme à côté d'une baleine ?... Mais les prêtres, pour mettre de la lumière dans leurs âmes, pour les consoler et leur ouvrir le ciel, où étaient-ils ?

Et maintenant ?... où sont-ils les missionnaires dans ces immenses pays, où des camps entiers meurent encore de maladies ou de faim ? où sont-ils, pour marcher au moins à la suite des chercheurs d'or ou des traiteurs de fourrures, apporter les remèdes pour le corps et la vie pour l'âme ?... Ils sont neuf, pour environ 1.400.000 milles carrés...

Sainte Vierge Marie, envoyez des missionnaires au pays des Esquimaux.

Southampton Island, 22 novembre 1930.

Armand CLABAUT, *O. M. I.*

VICARIAT DE CEYLAN

Moratuwa.

Le christianisme fut introduit à Moratuwa par les Franciscains portugais, qui furent les premiers à prêcher l'Evangile à Ceylan. De 1517 à 1543, les PP. Luiz Monteiro de Setuvel, Paul de S. Bonaventure et Henrique furent non seulement les chapelains des colons portugais et de l'armée, mais encore les missionnaires de toute la région de Colombo et de Cotta. Pourtant l'évangélisation véritable commença seulement avec l'arrivée du P. Joao de Vila Conde et de ses six compagnons, qui vinrent à Cotta sur l'invitation du roi Bhuwaneka Bahu lui-même.